

Les difficiles hivers de 1759 à 1760 et de 1760 à 1761 Sources de rapprochements entre Britanniques et Canadiennes

Alex Tremblay Lamarche

Number 147, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

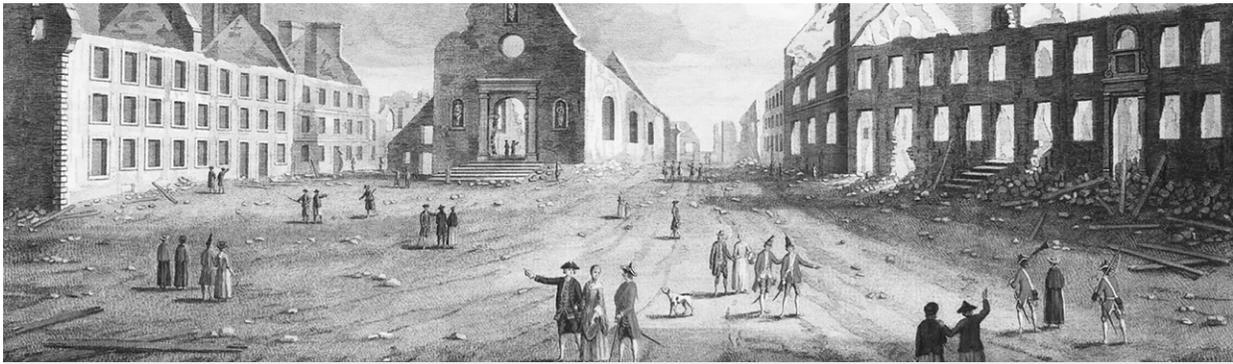
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay Lamarche, A. (2021). Les difficiles hivers de 1759 à 1760 et de 1760 à 1761 : sources de rapprochements entre Britanniques et Canadiennes. *Cap-aux-Diamants*, (147), 43–44.



À leur entrée dans Québec, les troupes britanniques peinent à se loger, puisqu'approximativement 465 maisons y ont été détruites, brûlées ou trouées par des boulets au cours de l'été. Cette vue de la place Royale donne une idée de l'état de la ville à l'automne 1759. (Richard Short, *A View of the Church of Notre Dame de la Victoire*, 1761, University of Michigan Celements Library).

LES DIFFICILES HIVERS DE 1759 À 1760 ET DE 1760 À 1761, SOURCES DE RAPPROCHEMENTS ENTRE BRITANNIQUES ET CANADIENNES

Si les quatre premières années de la guerre de Sept Ans sont bien connues, les trois autres le sont un peu moins. Pourtant, c'est au cours des mois qui suivent la bataille des plaines d'Abraham que se construisent plus activement les premiers échanges entre Britanniques et Canadiennes et que plusieurs rapprochements s'établissent entre eux. Pour mieux comprendre la formation de ces ménages, il faut se remettre dans le contexte : la guerre plonge la population dans une grande précarité. Les Britanniques ont mis le feu aux récoltes et « aux bâtiments depuis la rivière Montmorency jusqu'au cap Tourmente » et à près de 1 000 bâtiments entre Kamouraska et Cap-Saint-Ignace, en plus d'avoir incendié Saint-Antoine-de-Tilly, Saint-Nicolas et au moins une partie de Sainte-Croix. Si, en novembre 1759, les Français, qui se sont réfugiés à l'ouest de Québec, craignent toujours l'ennemi, ils se sentent, selon Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil, « encore plus menacés d'une famine dont les suites seroient certainement funestes, quelque pût être le sort de cette colonie ».

Les troupes britanniques elles-mêmes se trouvent dans une position peu enviable lors de l'hiver de 1759 à 1760. En plus de vivre dans la crainte d'une attaque française, les Britanniques doivent faire face à un hiver particulièrement

froid et tenter de se ravitailler en bois de chauffage du mieux qu'ils le peuvent en organisant des expéditions à l'extérieur de la ville. Résultat? Plusieurs des ennemis de la veille font preuve de pragmatisme et s'entraident pour faire face à la misère. Les Ursulines de Québec tricotent chandails et bas pour les militaires écossais qu'elles hébergent afin de leur offrir des vêtements plus chauds que leurs kilts pour affronter les rigueurs du climat. L'hiver suivant est tout aussi difficile et contribue à cimenter les liens qui se sont noués entre Britanniques et Canadiens en 1759. Les livres de comptes de la fabrique de Beaumont témoignent d'ailleurs de la distribution aux pauvres de la paroisse d'aumônes « recueillies de la compagnie par M. le capitaine Hugh Cameron, 78^e régiment, qui est écossais (sic), et commandé par M. le colonel Simon Fraser ».

Il faut dire que les Canadiens ne sont pas particulièrement mécontents de voir arriver la fin des hostilités et que les Britanniques s'empressent de mettre en place toute une série de politiques pour soulager la misère de la population. Ils fixent ainsi rapidement le prix de la viande et celui du pain pour éviter la spéculation et aider les plus démunis à se nourrir. À Montréal et à Trois-Rivières (et vraisemblablement à Québec), le devoir que se font les troupes britanniques



À Québec, officiers et soldats prêtent main-forte aux plus pauvres lors de l'hiver de 1760 à 1761. Alors que les Canadiens vaincus s'attendaient au pire, car les autorités religieuses et politiques leur avaient fait craindre de subir le même sort que les Acadiens, ils trouvent dans leurs conquérants des administrateurs désireux de les gagner à leur cause. James Murray (qu'on voit sur ce portrait), Ralph Burton et Jeffery Amherst jouissent de la comparaison avec l'intendant François Bigot et son entourage, qui, pour s'enrichir, avaient fait gonfler le prix de la nourriture, et ainsi, précarisé la situation d'une bonne partie de la population (auteur inconnu, BAC, C-002834).

de payer leurs achats en espèces sonnantes et trébuchantes est plus que jamais le bienvenu dans une colonie en manque de liquidités. Cela n'empêche pas pour autant bon nombre de Canadiens d'observer avec méfiance l'implantation des Britanniques dans la colonie, voire d'y être carrément hostiles et de s'y opposer activement, comme en témoigne l'énergie avec laquelle le meunier Joseph Nadeau de Saint-Michel-de-Bellechasse incite ses compatriotes à la révolte en 1760. Plusieurs sont cependant heureux de gagner des paires de bras supplémentaires pour participer à la reconstruction du pays.

Tout comme c'était le cas sous le Régime français, les soldats britanniques logent chez l'habitant, en l'absence d'infrastructures en mesure d'accueillir l'ensemble des troupes. Si beaucoup sont répartis dans les paroisses environnant Québec (notamment dans celles de la Côte-du-Sud), on en trouve également bien au-delà (près de Sorrel et de Saint-François-du-Lac en 1762 et en 1763, par exemple). Une intimité s'établit alors entre le militaire britannique et le Canadien qui l'héberge. Ils sont, après tout, souvent tous deux issus des classes populaires et porteurs d'une culture similaire. Le soldat, qui était jusqu'alors un étranger pouvant inspirer une certaine crainte, devient peu à peu quelqu'un avec qui le Canadien se familiarise. Il n'est pas rare que ce dernier découvre alors que le premier est un artisan ou un paysan ayant choisi de s'enrôler pour fuir la misère. Comme sous le Régime français, une certaine solidarité de classe semble s'ébaucher, particulièrement dans les campagnes, où le militaire trouve une liberté, un soulagement de la

rigueur militaire quotidienne et une chaleur humaine qui lui faisaient défaut dans l'armée, tandis que le Canadien gagne une aide précieuse pour le travail de la terre. Nombreux sont d'ailleurs les Canadiens à s'adresser aux autorités pour que le soldat qu'ils logent demeure chez eux lorsqu'ils apprennent que ce dernier est muté vers un autre endroit. Dans ces circonstances, il n'est pas surprenant de voir des rapprochements entre Canadiennes et militaires britanniques, dans la continuité de ceux qui se sont opérés dans les décennies précédentes avec des soldats français.

Cela ne veut pas dire pour autant que la présence de militaires chez l'habitant se fait sans heurt. En décembre 1760, Charles Duchouquet, curé de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, se plaint « des violences que les Soldats et officiers faisoient aux filles ». N'empêche que plusieurs relations découlent de l'hébergement des militaires britanniques chez les Canadiens. Notamment pour William Cameron, qui arrive au Canada en 1759 comme soldat du 78^e régiment des Fraser Highlanders et qui épouse Marguerite Nadeau vers 1765, après avoir été en garnison dans la région de Trois-Rivières.

Dans certains cas, la naissance d'enfants illégitimes peut donner à penser que ces relations se sont nouées de façon très spontanée ou qu'elles ont rencontré de la résistance avant d'être officialisées. Le 17 novembre 1761, William Campbell fait ainsi baptiser une fille dans la paroisse où il est en garnison (Deschambault) née d'une union avec Marie-Josèphe Chartier, qui ne sera officialisée que vers 1762 à La Prairie devant un aumônier militaire. De même, le 5 novembre 1761, le sergent Thomas Farrell, alors en garnison à l'île Jésus, fait baptiser un enfant à l'église Saint-Vincent-de-Paul. Il n'épousera la mère de son fils, Marie-Louise Depoca, que vers 1763 devant un aumônier militaire. Dans d'autres cas, ces unions se concrétisent au bout de plusieurs années. Si le soldat écossais Alexander Ross arrive au Canada dès 1759 et qu'il est mis en garnison sur la Côte-du-Sud dans les années 1760, ce n'est que le 14 février 1774 qu'il épouse, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, une fille de la région du nom de Marie-Josèphe Ayotte. Comme quoi les idylles entre soldats britanniques et Canadiennes montrées dans la série *Marguerite Volant* (1996) ont réellement été le fait de certains de nos ancêtres.

Alex Tremblay Lamarche, historien